

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne paient au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page de journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Vendredi, 4 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Plaidoirie de Me Labori

(Suite.)

On parle de brochure. Qui donc en a pris l'initiative? L'honorable M. Raymond Recouly, rédacteur au "Figaro", a publié une brochure relative à l'affaire Caillaux, que vous trouverez dans mon dossier, dans laquelle vous trouverez des passages comme celui-ci — c'est d'ailleurs le résumé des polémiques du "Figaro":

C'est point de gaieté de cœur, certes, que cet homme, à qui la fortune avait constamment souri, qui était la loyauté, la droiture, la galanterie même, s'était jeté dans cette terrible mêlée. Il connaissait la force des armes dont il s'est servi (écoutez les épithètes) en présence d'un adversaire sans scrupules, habile à démentir ce qui ne méritait pas de l'être, à se faire au contraire quand il aurait fallu parler, dosant avec une habileté sans pareille la mauvaise foi et le cynisme...

Il semble que ce soit comme un écho anticipé de la belle, de la terrible plaidoirie de Me Chenou.

...dosant avec une habileté sans pareille la mauvaise foi et le cynisme, que rien ne touche, que rien n'émeut, il fallait dire les choses si pénibles que Gaston Calmette a dites; il fallait parler comme il a parlé, sous peine de ne pas jeter bas un adversaire semblable et d'arriver à temps pour l'écartier du pouvoir.

Prenez les derniers mots de la brochure et écoutez comment on traite M. Caillaux:

Si le pays est débarrassé pour quelque temps ou pour toujours du fléau national qu'est M. Caillaux, c'est à Gaston Calmette qu'il le doit.

Non, M. Caillaux n'a pas commencé. Le "Figaro", je le comprends, a éprouvé une douleur immense de la perte d'un chef aimé. Le "Figaro" se croit modéré dans la passion de son affection posthume. Ecoutez ce qu'il écrit le vendredi 27 mars 1914. C'est comme l'avant-propos de ce procès où ses rédacteurs vont comparaitre comme témoins et prêter serment de parler sans haine et sans crainte. Ecoutez ce qu'on écrit au nom de la rédaction du "Figaro":

Nous poursuivons en ce moment une œuvre de réparation. Et nous devons, dans le journal, comme nous le ferons devant la justice, parler sinon sans haine — nous ne le pourrions pas — du moins, sans violence, qui affaiblit et discrédite les preuves.

Ce sont ces messieurs qui le disent: ils ne peuvent parler sans haine — nous ne le pourrions pas — du moins, sans violence, qui affaiblit et discrédite les preuves.

Ce ne sont pas des orphelins qui parlent ici. C'est bien plutôt, je ne veux pas dire un parti politique — Me Chenou aurait le droit de protester — mais c'est tout au moins une pensée politique. Oui, c'est une pensée politique qui s'exprime. Si je voulais répondre, messieurs les jurés, que de boue je pourrais ramasser. Quelles représailles, je vous le demande, ces vivacités ne justifiaient-elles pas? Je ne ramasserais pas la boue.

M. Caillaux lui-même ne l'a pas fait. Laissez-moi vous donner l'assurance qu'il n'a pas été ici jusqu'au bout de ce qu'il pouvait dire et de ce qu'il pouvait prouver. Il n'a frappé fort qu'à la dernière heure, parce qu'il a été poussé à l'extrémité. Je ne suis chargé de donner ici à M. Caillaux ni des témoignages ni des certificats.

Je ne m'occupe pas ici de sa politique, mais, tout de même, il me permettra à moi qui l'ai connu comme collègue à la Chambre mais qui ne l'ai bien connu qu'au cours de ces luttes énormes, il me permettra de dire qu'il a fait ici une déposition admirable, que de toutes les accusations portées contre lui, pas une ne reste. Dans tous les cas, il commande le respect même de ses adversaires par son intelligence, par son énergie, par son courage, j'ai le droit d'ajouter un mot de plus, par sa probité personnelle... (Applaudissements.)

Avec quelle émotion nous l'avons entendu!... messieurs, ce n'est pas moi qui reprendrai ces accusations. Je vous ai déjà dit pourquoi. Ce n'est pas moi, surtout, qui les pousserai plus loin. Pourtant, j'ai ici un devoir: il faut que j'en montre la fragilité. J'aurai à répondre au violent quoique court procès de moralité qui a été fait par mon confrère, Me Chenou à Mme Caillaux, mais il me faut plaider le procès politique d'abord. Vous pensez peut-être avec moi, messieurs les jurés, que vous avez le droit d'en connaître.

Je n'étais pas peu surpris d'entendre ici à quelques jours la tribune et le Parlement avaient des droits que le jury et le prétoire ne connaissent pas. Vous êtes ici, messieurs,

des juges souverains; vous l'êtes comme des magistrats, qui avez le droit, surtout quand on apporte ici du dehors toutes les choses qu'on y a apportées, de juger ce procès dans toute son étendue et en le connaissant tout entier.

Par conséquent, expliquons-nous. Quelle est la thèse? C'est bien simple. Le mari a armé le bras de la femme, et aussi il s'agissait de la substituer à lui d'un commun accord et si j'ai bien compris, Me Chenou a dit: "Si elle a frappé, si elle a tué, c'est parce qu'on craignait le rapport Fabre".

Ah! messieurs, le rapport Fabre, on comprend qu'il ait fait un effet devant le Parlement, où l'agitation et le tumulte des luttes politiques font disparaître toutes les notions de droit et de justice et, on peut bien le dire de bon sens. Ce ne sont pas les députés qui m'en voudront de le dire. Quand j'étais assis à côté d'eux, aucun de nous ne le disait à la tribune, mais nous étions tous d'accord pour le proclamer bien souvent dans nos conversations amicales et particulières.

Me Chenou, très averti, a parlé de la politique en maître qui en juge peut-être d'autant mieux qu'il l'a vue de plus loin; il tire grand parti de ce que, dans une interpellation qui s'est terminée par un ordre du jour qu'il vous a lu, les conclusions de la commission parlementaire ont été votées par 490 voix contre zéro. Ah! voilà les majorités sans force. Voilà les majorités sans force. Voilà les majorités sans force. Voilà les majorités sans force.

Le rapport Fabre, personne ne l'a discuté. Personne même n'a osé prononcer ce mot.

Les Aumôniers Militaires.

A la prière d'un grand nombre de familles, M. Albert de Mun a demandé au gouvernement de vouloir bien élargir le cadre des aumôniers militaires que le décret de 1913, en application depuis la déclaration de guerre, avait fixé à un effectif trop restreint.

Il a, en même temps, fait connaître au gouvernement qu'un nombre déjà considérable d'ecclésiastiques s'offraient à accomplir sans solde, ce ministère de dévouement.

Le gouvernement a bien voulu prendre en considération la demande de M. de Mun, et décider que le nombre des aumôniers serait accru de deux par division, étant entendu que ces aumôniers auxiliaires, choisis parmi les prêtres libres d'obligations militaires et pourvus des autorisations religieuses nécessaires, ne recevraient pas de solde.

M. de Mun a remercié le gouvernement au nom des familles chrétiennes et des prêtres dévoués qui s'offrent à partir. Il a été entendu qu'il se chargerait

L'UNION FRANÇAISE Réouverture de l'école gratuite pour filles, de l'Union Française, 928, rue N. Rempart, le lundi 14 septembre. Le Français et l'Anglais sont enseignés par des professeurs compétents. Le cours d'Anglais est le même que celui des écoles publiques.

Il existe une immense satisfaction dans l'achat des Uneda Biscuit parce que vous savez que vous avez ce que vous désirez — des soda crackers fraîchement sortis du four, croustillants, propres, appétissants et nourrissants.

Uneda Biscuit sont toujours de qualité uniforme — ils sont toujours égaux, comme croustillant et saveur — ce sont des soda crackers auxquels vous pouvez vous fier. Et tout cela parce que les Uneda Biscuit sont des soda crackers extra emballés avec des soins extras.

Cinq cents partout en paquets à l'épreuve de la moisissure. NATIONAL BISCUIT COMPANY



de transmettre les demandes des ecclésiastiques présentés par leur évêque, à la direction du service de santé, à la disposition duquel ils se mettront. C'est un effectif nouveau de 250 prêtres environ, qui devient nécessaire.

M. de Mun prie les ecclésiastiques qui voudront lui remettre leurs demandes de vouloir bien les lui apporter au siège de la Société de secours aux blessés militaires, 21, rue François-Ier, le matin, de neuf à dix heures et, l'après-midi, de deux heures et demie à quatre heures et demie.

WEAR THE ROBERT Ses manchettes sont en soie égales H. J. ROBERT OPTICIEN 205-207 rue Carondelet SPÉCIALISTE 7060-1211 Phone Main 4576

Le Rôle des Aéroplanes et des Dirigeables

On attend avec une curiosité anxieuse le rôle que joueront aéroplanes et dirigeables dans la formidable guerre actuelle. Les avions ont pour la première fois collaboré à des actions militaires lors de la guerre d'Orient. Si leurs débuts ont déjà pu donner quelques indications sur les services qu'ils pourraient rendre, il semble que, dans la circonstance, l'insuffisante organisation des unités aériennes dans les armées belligérantes n'ait pas permis de tirer de bien utiles et décisifs enseignements.

Les dix premiers jours de la guerre européenne ont déjà apporté de plus profitable leçons. Et sans qu'on puisse fixer d'une façon certaine l'étendue du rôle que seront appelés à tenir avions et dirigeables, il est dès à présent possible de préciser ce qu'ils pourront faire et ce qu'ils ne pourront pas faire.

Les flottes aériennes aux prises seront considérables. Elles s'égaleront en quantité. Mais elles reposent sur des principes différents.

L'aviation française est une aviation légère; les aviations anglaise, belge et russe procèdent de la même école.

L'aviation allemande est lourde, car le poids de ses appareils varie de 800 à 2,000 kilos; ils volent "tangents", suivant une expression technique, mais volent bien et sont excellents pour de longs voyages.

Bons pour le grand tourisme, ils sont considérés chez nous, et par les techniciens les plus expérimentés, comme médiores au point de vue militaire.

Ils sont lents à s'élever; pour décoller ou atterrir, il leur faut de vastes espaces découverts, alors que pour les appareils style français, des champs fort restreints se prêtent à l'envol et à l'atterrissage.

Les pilotes allemands sont courageux, énergiques, endurants, mais ils sont d'une classe bien inférieure aux nôtres. Le meilleur des leurs, Ehrlich, prendrait rang chez nous parmi les aviateurs de troisième catégorie.

Ceci exposé, examinons le rôle que joueront les aéroplanes. On doit considérer tout d'abord — et jusqu'à nouvel ordre — qu'il n'y aura pas à proprement parler de bataille aérienne, bien qu'on ait constaté par les deux aéroplanes allemands pris aux environs de Liège que les appareils et les aviateurs allemands avaient été équipés et armés pour la guerre dans les airs.

Faire, à bord d'un aéroplane volant à plus de cent à l'heure, le coup de feu contre un appareil volant dans une direction et à une altitude difficilement appréciable, paraît une chose sinon impossible, du moins parfaitement inutile.

Que pourront les aéroplanes contre les dirigeables? On ne sait! Tout ici, ne peut encore être que supposition.

prodiges d'héroïsme qu'on peut prévoir, mais sur lesquels on ne peut établir aucune tactique.

Au surplus, et pour préciser le rôle des aéroplanes, il importe d'exposer tout de suite, que quelles que soient les caractéristiques distinctives des aéroplanes alliés et des aéroplanes austro-allemands, il est à peu près impossible, en plein vol, pour peu qu'ils volent assez haut, de les distinguer les uns des autres. Sans doute photographiquement, ou schématiquement, et sur le papier, ne pas les confondre paraît relativement facile, mais on doit considérer qu'en France deux mille personnes, et pas plus, sont capables de distinguer, entre deux appareils volant à 1,000 mètres, le français de l'allemand.

Or non seulement il est à l'heure actuelle interdit aux aviateurs militaires belges, français et anglais de voler à moins de 1,000 mètres d'altitude, mais il leur est même prescrit de voler plus haut. Et d'une façon générale, les officiers d'état-major qui, comme observateurs, accompagnent nos pilotes, demandent à évoluer à 1,200 ou 1,300 mètres.

A cette altitude, appareils et aviateurs sont à l'abri des balles; au cours d'un vol récent, Garros a essayé un coup de feu; la balle a touché l'aile, mais elle ne l'a pas même endommagée. Un autre pilote, le constructeur Louis Voisin, au cours d'un vol à bord d'un de ses appareils blindés, a reçu trente-trois coups de feu; ils furent également inefficaces. A 1,000 mètres, les balles arrivent mortes; le moindre obstacle les anéantit. A l'heure actuelle, du reste, et malgré des vols fréquents, et hormis l'officier blessé au cours d'un vol aux environs de Belfort, la légion des aviateurs français est au complet et intacte, pilotes et appareils.

Et voler à 1,000 mètres au moins est d'autant plus nécessaire, que les aviateurs sont unanimes à déclarer qu'ils essaient autant de coups de feu de nos soldats que des adversaires. Ceci indique bien que la confusion entre aéroplanes amis ou adversaires est constante.

Tenus à voler à 1,000 mètres minimum, les aviateurs ne peuvent donc assurer — comme on l'avait ingénument cru — le service de reconnaissances jusqu'au plus et plus que jamais attribué à la cavalerie, à l'infanterie, et aux cyclistes combattants.

Leur rôle consistera, consiste, pour être plus précis: 10. A assurer un rapide et sûr service d'informations entre l'état-major et les différentes unités engagées; à leur porter les ordres pour qu'elles entrent en action, ou se rendent à une position utile, au fur et à mesure des péripéties de la bataille;

20. A renseigner l'état-major, et les chefs de différentes armées, sur l'exécution des ordres donnés;

30. Et enfin, par des vols à d'assez hautes altitudes, à découvrir les mouvements de masses de l'ennemi, renseignements d'une importance capitale et qui peuvent à tout moment décider du sort de la bataille.

On ne pense pas que le rôle des dirigeables doive être, pour le moment du moins, bien différent de celui des aéroplanes. Comme ces derniers, ils serviront surtout dans les lignes, et permettront sans doute à des officiers généraux de suivre et d'examiner la marche des opéra-

HYDRO-THÈRAPIE MASS. Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropodiste, manicure, Dolors \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et natation, 50c; \$2 pour \$10.00. Leçons de natation. M. et MME ROBERT OSBORNE. 728 rue Gravier. 10 mai-1 an

tion qui, dans la guerre actuelle, se développeront, on le sait, sur un front énorme, en raison des effectifs mis aux prises. Dans le public on avait craint — et on redoutait encore — le bombardement par aéroplanes ou par dirigeables. Il suffit de réfléchir pour se rendre compte combien puériles sont ces appréhensions.

Dans le concours de lancement de bombes créé et doté par M. Michelin, les aviateurs, dans le champ d'un aérodrôme connu, ont difficilement et rarement atteint une cible de 20 mètres de diamètre, en tirant à 300 mètres d'altitude.

Pas un aéroplane, pas un dirigeable n'osera en temps de guerre se risquer si près de terre. Le dirigeable qui ferait une telle tentative serait à coup sûr perdu. Attendre, en dirigeable, un but précis est impossible. Sans doute qu'il est facile d'atteindre, soit-ce de 1,000 mètres de hauteur, une cible comme Paris; mais les 500 ou 600 kilos d'explosifs que laisserait choir le dirigeable démoliraient, quoi? Deux ou trois maisons Pas plus, et le résultat obtenu serait, en vérité, sans proportion avec le risque encouru: la destruction d'un dirigeable qui vaut un million, et qu'occupe un équipage d'élite, irremplaçable, de vingt-deux spécialistes.

Voilà, en résumé, ce qu'il faut attendre de l'aéronautique guerrière. Il est bien possible qu'elle nous ménage d'autres glorieuses surprises; peut-être que dans l'exécution du combat, des aviateurs s'attaqueront en des douzings à des aviateurs ennemis, ou foncezront, intrépides dans la coque d'un Zeppelin qui's anéantiront.

Peut-être! Car c'est là même l'intention d'un aviateur civil qui campe à Buc et qui, l'autre jour, disait à un de ses amis: — Si j'aperçois un Zeppelin à l'horizon, je m'envole, je fais le signe de la croix et je fonce dedans.

FRANTZ-REICHERL.

Les Fausses Nouvelles.

Parmi les fausses nouvelles qu'on fait circuler et dont il faut se défier, notons celle-ci. On raconte que le ministre de la guerre aurait fait parvenir à quelques familles les médailles d'identité d'un ou plusieurs de leurs membres, morts au champ d'honneur, que d'autres ont été avisés par pneumatique d'un deuil semblable.

Ces bruits sont absolument faux. Dans le cas de décès d'un soldat, ce n'est jamais en envoyant la plaque d'identité que le ministre de la guerre fait connaître aux familles le décès de l'un de leurs membres. La préfecture de police recherche les auteurs de ces nouvelles, répandues dans un but facile à comprendre.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 19 Commencé le 18 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Mais Gutchtal ne se trompait pas. Il se sentait sur la scène comme chez lui, sachant qu'il était beau et que sa voix était à la hauteur du rôle d'Almaviva. Souriant avec ironie, prenant des poses rêveuses et distinguées, il chantait librement, regardant tranquillement dans la salle complètement remplie par le public. Après sa première sérénade on l'applaudit un peu; mais après la seconde le théâtre retentit d'applaudissements unanimes et vigoureux, et de bravos. Le succès fut énorme et incontestable. Le ténor s'inclinait avec une extrême distinction, et sa tenue irréprochable gagnait encore au costume qui lui allait à merveille. Les princesses battaient des mains à se faire mal. Varia était assise, immobile, tranquillisée d'une joie profonde. Elle était ravie à la pensée que ce beau garçon qui charmait le public l'aimait, lui avait dit et le lui dirait encore. — Tu dors? demanda la princesse d'un air

courroucé, ou bien ne te plaît-il pas? Tu restes là, comme morte...

— Ah! ouï! Varia se reprit et se mit à battre des mains. Assis dans son coin, Pierre ne manifestait pas le moindre enthousiasme, malgré les regards innocents d'Anna Alexandrovna. Il désirait vivement s'en retourner chez lui, et demeurer seul dans sa chambre sombre dont il avait l'habitude.

Le premier acte s'acheva. — Je suis très, très satisfait de la princesse; je ne m'attendais pas à ce que cela se passe aussi bien. — Comme le costume lui sied, remarqua Génia pensive; n'est-il pas vrai, Nadia? — Oui, M. Gustalli est très beau!

— Charmant, dit Varia; et elle devint toute confuse, s'imaginant avoir été indiscrette. La princesse s'adressa à Pierre Pavlovitch. — Vous êtes resté tout le temps comme une momie... Soyez au moins utile à présent; allez, écoutez ce que dit le public; il m'est intéressant de le savoir.

Pierre alla se promener dans les couloirs et écouta. On louait le ténor. Toutes les dames, sans exception, étaient extasiées et s'étonnaient sincèrement comment d'autres ténors pouvaient leur plaire. Les hommes étaient plus réservés dans leurs approbations. Quelques-uns même émettaient quelques restrictions, disant que la voix n'était évidemment pas forte, mais qu'elle était cependant très agréable. En somme, tout le monde était néanmoins satisfait. — On le loue, dit Pierre lorsqu'il revint. La princesse haussa les épaules. — Nous le savons sans vous qu'on le loue. Mais donnez-nous des détails. — Quant à cela, excusez-moi, j'ai oublié,

Cet idiot est insupportable, pensa Anna Alexandrovna, tout comme son père. Alors elle se souvint de son mari et regarda à part elle. Il n'y était pas. Elle apprit plus tard qu'il était parti avec un ami, après le premier acte, pour aller à l'opérette.

Le deuxième et le troisième acte furent pour Gutchtal une suite ininterrompue de bruyants applaudissements. Son apparition sous les traits d'un soldat ivre, puis de l'évêque de Don Bazile, la leçon de musique, toutes ces scènes furent jouées avec une supériorité à laquelle aidèrent l'expérience et le talent des autres artistes. A la fin de la représentation, il fut rappelé plusieurs fois. Il saluait avec une grâce apprécie et il sembla à Varia qu'il ne regardait qu'elle.

Elle pouvait dire hardiment que dans son âme se succédaient plus d'émotions en une soirée qu'ordinairement en une année entière. — Tante, viendra-t-il demain chez nous? demanda-t-elle d'une voix qu'elle fit aussi indifférente que possible. — Certainement, répondit la princesse en s'asseyant dans la voiture, il l'a promis.

CHAPITRE VII. LE TÉNOR. — ADDIO, NAPOLI!

Varia passa une nuit agitée. Elle ne cessa de rêver du comte Almaviva, de ses chants pleins d'adresse, du sourire ironique qui ne disparaissait même pas quand il prononçait des paroles d'amour. Elle se réveilla tard, fatiguée, et, étant souvenue, elle ressentit toutes les impressions de la journée précédente qui lui avaient occupé l'esprit, même la nuit. Si jusqu'alors elle avait eu le moindre doute sur la force de son amour, après les débuts du ténor ce doute devait complètement disparaître.

attribuer à sa belle prestance. — C'est peut-être dérita la princesse. — On trouve tout de même qu'il est beau, dit Génia; et elle se replongea dans la lecture du "Bouffon".

Varia prit le numéro des "Nouvelles", mais n'y trouva rien. — On n'écrit que des sottises, remarqua Anna Alexandrovna; je l'ai toujours pensé, et je ne prendrai jamais plus un journal dans les mains.

— Maman, que signifie "le repaire de débâches"? demanda Nadia. — La princesse sursauta. — Quoi? — Oui, je lis cela dans la "Feuille de Pétersbourg". — Jette! jette! s'il te plaît, ne le lis pas. Et toi, Génia, que fais-tu? dit la princesse avec un regard de son côté. Elle vit qu'elle examinait des gravures qui représentaient des femmes nues et des hommes entreprenants; le numéro du "Bouffon" vola sous la table.

Evidemment, toute la journée on ne fit que parler de Gutchtal. Nadia eut l'imprudence d'observer que les autres artistes avaient eu du succès. La princesse et Génia lui lancèrent des pointes. Puis le prince en eut sa part pour sa disparition. Sans raison, on gronda Miss Lill. En un mot, ce fut la réaction après les dispositions à la joie. Cela s'aggravait de cette circonstance que les heures passaient et que Gutchtal ne paraissait pas. On l'attendait pour dîner, mais il ne venait toujours point. La princesse était inquiète. Les idées les plus bizarres lui passaient dans la tête. Par instant, cette certitude la troublait que maintenant toutes les femmes qui avaient assisté à la représentation du "Barbier de Séville" assiégeraient le ténor et l'accablent de billets d'amour. Génia à chaque seconde regardait la pendule et

disait: — C'est peut-être dérita la princesse. — On trouve tout de même qu'il est beau, dit Génia; et elle se replongea dans la lecture du "Bouffon".

Varia prit le numéro des "Nouvelles", mais n'y trouva rien. — On n'écrit que des sottises, remarqua Anna Alexandrovna; je l'ai toujours pensé, et je ne prendrai jamais plus un journal dans les mains.

— Maman, que signifie "le repaire de débâches"? demanda Nadia. — La princesse sursauta. — Quoi? — Oui, je lis cela dans la "Feuille de Pétersbourg". — Jette! jette! s'il te plaît, ne le lis pas. Et toi, Génia, que fais-tu? dit la princesse avec un regard de son côté. Elle vit qu'elle examinait des gravures qui représentaient des femmes nues et des hommes entreprenants; le numéro du "Bouffon" vola sous la table.

Evidemment, toute la journée on ne fit que parler de Gutchtal. Nadia eut l'imprudence d'observer que les autres artistes avaient eu du succès. La princesse et Génia lui lancèrent des pointes. Puis le prince en eut sa part pour sa disparition. Sans raison, on gronda Miss Lill. En un mot, ce fut la réaction après les dispositions à la joie. Cela s'aggravait de cette circonstance que les heures passaient et que Gutchtal ne paraissait pas. On l'attendait pour dîner, mais il ne venait toujours point. La princesse était inquiète. Les idées les plus bizarres lui passaient dans la tête. Par instant, cette certitude la troublait que maintenant toutes les femmes qui avaient assisté à la représentation du "Barbier de Séville" assiégeraient le ténor et l'accablent de billets d'amour. Génia à chaque seconde regardait la pendule et